

LC épouse Z

conçu et interprété par
Julie Kretzschmar et Marie Lelardoux



“ En face de moi, de l’autre côté de la rue, à hauteur de mes fenêtres, il y a un appartement en apparence inoccupé, cependant, de temps en temps, comme dans les meilleurs feuillets policiers, ou même fantastiques, une présence, une lampe tard dans la nuit, un bras qui ouvre et qui referme un volet. Du fait que je ne vois personne et que moi-même je regarde (je scrute) j’induis que je ne suis pas regardé - et je laisse mes rideaux ouverts. Mais c’est peut être tout le contraire : je suis peut être sans cesse, intensément regardé par ce qui est tapi. ”

Roland Barthes par Roland Barthes.

**Une nature morte,
un monochrome jaune,
des citrons**

LC fabrique des petits
jus de citrons chez elle,
extrait des citrons
de leurs sacs en plastique bleu,
constitue une pyramide de citrons,
saisit un paquet jaune de sucre
en poudre et une cagette jaune
avec des verres, un couteau jaune,
commence à couper ses citrons,
ne les presse pas,
saisit la cagette,
tremble.
Un assourdissant
entrechoquement
de verres.

LC épouse Z est mis en scène par ses interprètes.

Il s'est agi pour Julie Kretzschmar et Marie Lelardoux de confronter leurs démarches théâtrales au service de l'écriture de ce spectacle, de mettre en commun leurs questionnements sur les formes de représentation et les modes narratifs offerts par le langage théâtral.

Ce spectacle s'est écrit suite à une série de possibles liés au sujet de départ, ces possibles étant à la fois objets, situations, mots. Ainsi si l'image donnée par le cadre scénique est fixe, le contenu du spectacle tend à se développer par les différents signes et vocabulaires empruntés. Le corps du personnage, sa confrontation à des objets, sa marche à travers un intérieur, ses quelques mots (fruit d'un montage qui réunit des extraits de scenari d'Ingmar Bergman et des poèmes d'Henri Michaux) : tout tend à énoncer son quotidien.

La fable d'un personnage féminin porté par deux comédiennes. Une fable écrite à partir de la mémoire d'un fait réel : une clandestine chinoise à Belleville qui, fuyant un contrôle policier, saute de la fenêtre de son appartement et meurt des suites de sa chute. LC est ce personnage fictionnel tissé avec des éléments réels et fictionnels.

Une reconstitution en ellipses fait se succéder des scènes évoquant un portrait fragmenté de cette femme. A travers deux silhouettes identiques, un lieu unique et restreint, quelques objets étiquetés, une bande-son récurrente.

Autour d'un leitmotiv : des passages au noir systématiques, tels des clignements de paupières qui rythment la succession des séquences installent un lieu abstrait.

La construction dramaturgique trouvée distord progressivement la chronologie, le récit du quotidien s'enraye et se focalise sur la séquence de l'échappée fatale de LC.

Je ne voyage plus.
Pourquoi les voyages
m'intéresseraient-ils ?
Ce n'est pas ça,
ce n'est jamais ça.
Je peux l'arranger moi-même leur pays.
Moi je mets la Chine dans ma cour,
je suis plus à l'aise pour l'observer.
De la façon qu'ils s'y prennent,
il y a toujours trop de choses
qui ne portent pas.
Les montagnes
j'en mets où et quand il me plaît,
où le hasard et des complaisances secrètes
m'ont rendu avide de montagnes,
dans une capitale, encombrée
de maisons, d'autos
et de piétons préparés exclusivement
à la marche horizontale et à l'air
douceux des plaines.
Je les mets là pas ailleurs,
en pleine construction de briques
et de moellons, et les bâtiments n'ont qu'à
faire place, la place qu'ils méritent.
Il sont là maintenant.
Sinon est ce que je continuerais
d'habiter cette ville opaque ?
Est-ce que quelqu'un
continuerait d'habiter ?





Un fait divers comme point de départ ?

A partir de ce qu'il convient de désigner « fait-divers », notre intention vise à creuser notre curiosité soudaine vers cette destinée tragique, comme une béance, au-delà de notre compassion évidente.

L'enjeu n'est pas de traduire ou d'adapter ce fait-divers.

Il s'agit plutôt de ré-inventer le réel, de fouiller la relation entretenue avec cet événement, d'investir les traces laissées dans nos mémoires.

Aux prémices de l'écriture du spectacle, nos souvenirs de la lecture dans la presse de cet événement : en septembre 2007, une chinoise originaire de la Chine du Nord, de la province du Dongbei, s'est défenestrée du premier étage d'un immeuble de Belleville.

En situation irrégulière, cette femme clandestine est morte après avoir sauté du premier étage de l'appartement qu'elle partageait avec six autres migrants, suite à un contrôle policier chez elle. Les policiers ont alors expliqué qu'ils n'étaient pas venus la chercher, elle. Chulan Zhang Liu vivait en France depuis six ans, venue fuir les conséquences de la fermeture des usines étatiques de textile et amasser de l'argent pour payer les noces de son fils resté vivre en Chine avec son père.

Cet accident pose le signe de la terreur absolue qui a présidé à son geste : la fuite par une fenêtre qui inexorablement la fait mourir.

De la femme réelle, Chulan Zhang Liu, de notre rapport présent à cette femme, le spectacle fait émerger une figure : LC épouse Z.

Se saisir du réel

Une figure inventée à partir d'un saisissement, des échos vivaces qui prolongent dans nos mémoires l'effroi. La dramaturgie n'est pas une ré-écriture du réel mais témoigne de la relation que chacun de nous entretient avec ce réel anonyme, cette lutte pour ne pas laisser se noyer la stupeur. Mettre en place un espace théâtral pour accueillir la possibilité d'une irruption du réel et créer les conditions d'un moment perméable aux échos d'un souvenir factuel partagé par une communauté de spectateurs.



L'écriture d'une fable

Par l'entremise d'un parti pris sensible vidé de toute velléité de transcrire authentiquement du réel, la trame narrative explore les contours d'une figure anonyme (cette femme chinoise). Elle s'attache à restituer cette histoire devenue lisse à force d'extériorité et supporte nos projections, nos fantasmes sur la figure même de l'Étranger.

Des éléments de biographie fantasmés s'imbriquent à des éléments du réel qui donnent corps à un personnage féminin charnel tout autant que désincarné.

A partir d'une série d'interrogations agencées autour de l'idée de la figure anonyme : être étranger aujourd'hui dans nos villes, avancer anonyme, vivre clandestinement, être sourd à la langue qui nous entoure...

La fable s'est écrite à partir d'une femme dont, ni la langue, ni les gestes, ne sont évidemment déchiffrables.

Cette fable consigne une femme dans un espace temporel qui fluctue entre l'avant et l'après accident. Une femme qui avance vers l'accident tandis qu'il ne saurait être ici matérialisé sur le plateau par la chute physique d'un corps. Le personnage de théâtre s'appuie sur une grammaire du quotidien réduit à sa stricte métaphore.

La fable raconte un personnage féminin inscrit dans un réel déplié par des signes et des énoncés.

Un personnage réel-une icône-une anonyme-une héroïne

Par la confusion qu'entraîne la présence de deux comédiennes, l'identité du personnage se démultiplie soumettant au regard des spectateurs la cohabitation de deux registres d'interprétations.

Le traitement iconique de LC épouse Z inscrit cette figure dans un entrelacs qui met en écho une présence vivante et une présence plus fantomatique, un jeu charnel et une distanciation parfois drôle, un regard sur cette femme et une incarnation entremêlés.

Ce jeu sur le même, le double, voire la gémellité est un outil dramaturgique au service d'une focale resserrée autour d'un personnage qui évolue dans un espace exigu.

Les signes de la solitude, de la perte des sens, de l'activité quotidienne re-construisent la fable.

Une description

Un prologue est dit de l'extérieur du cadre dans une grande proximité avec les spectateurs.

Ainsi commence LC épouse Z. Derrière la première comédienne se perçoit une autre silhouette immobile et quelques objets. Au cours du prologue, l'intensité lumineuse se fait progressivement plus forte sur le second plan, et l'on découvre une autre femme portant les mêmes habits que la première, assise parmi des objets (une cage à oiseaux, une lampe, un tabouret...) alignés sur un axe plane et tous peints en jaune. Cet ensemble monochrome jaune, cadré dans un format 16/9ème, paraît lisse et sans volume, tel une toile que le personnage de l'extérieur va rejoindre, déchirant l'écran pour entrer dans l'image. C'est cette bascule qui fait entrer dans la fable.

Tout au long de la représentation les deux comédiennes évoluent à l'intérieur du cadre en y inscrivant différentes échelles et perspectives. Un plateau en bois figure successivement un autel, une rue, une table, enfin le rebord de la fenêtre par laquelle LC tente de s'échapper. Les deux LC finiront par se figer sur ce plateau à la lisière du tableau, réduisant ainsi l'espace pour retrouver la surface plane du début. Le personnage connaît ici le vertige.

La succession des séquences ressasse la solitude et la peur de LC et recompose sa survie quotidienne. Comme des épisodes témoins de son quotidien : elle marche dans la rue, elle fabrique des petits jus de citrons, elle parle à haute voix. Toutes ces séquences sont portées par deux comédiennes qui animent une figure dédoublée : les deux se prolongent et se confondent.



Julie Kretzschmar se forme en tant que comédienne au Conservatoire d'art dramatique de Montpellier dès 1988 alors qu'elle poursuit parallèlement une formation et une activité de juriste spécialisée en droit public des étrangers.

En 2001, elle fonde la compagnie **L'orpheline est une épine dans le pied**, basée à Marseille, au sein de laquelle elle participe à tous les projets au titre de comédienne et de metteur en scène : *Le Trou, Paul et Paul - La folie est ordinaire, Ca vient comme ça , XVI 0, Tout mon petit univers en miettes ; au centre, quoi ?*.

En 2002, elle réalise un film documentaire *Fatima attend*, tourné à Casablanca et présenté notamment au festival de Lussas.

Ses collaborations avec d'autres équipes artistiques l'emmènent à s'investir dans des projets tels que l'enregistrement d'une fiction radiophonique (*Les nous nous de Marie* de Lucien Bertolina), ainsi qu'aux créations de la compagnie A table installée à Marseille.

Depuis 2004, elle assume aussi la co-direction artistique des **Bancs Publics - lieu d'expérimentations culturelles**, lieu de résidence et de création artistique pluridisciplinaire à Marseille. Elle travaille depuis 2006 sur un projet pluridisciplinaire avec une équipe franco-algérienne comme metteur en scène et comédienne. Sous différentes formes, installations théâtrales (*Sacs et ressacs*), portraits vidéos de voyageurs filmés à Marseille et à Alger, un spectacle *Oui ou non, avons-nous traversé la mer ?* (créé en 2008) et des projets d'installations en espace urbain (en cours)...

Après avoir suivi des études de Lettres Modernes et d'Arts du Spectacle, **Marie Lelardoux** participe, en tant que stagiaire à la mise en scène, aux répétitions de Matthias Langhoff sur *L'inspecteur Général* de Gogol, et y écrit son mémoire de Maîtrise : « Sur le chantier d'un spectacle en construction » (2000). Elle suit parallèlement des stages au cours desquels elle rencontre, entre autres, Claire Ingrid Cottanceau, dont elle sera l'assistante à la création de 2001 à 2005. Des cours d'art dramatique lui permettent également de mener sa première expérience de mise en scène sur *La dernière bande* de Samuel Beckett (2001).

Avec Elsa Manant, elles créent la compagnie **émile saar** en 2003, elles mènent différentes adaptations et mises en scène autour de la figure fondatrice de Cassandre, celle qui donne à voir.

De 2006 à 2008, elle mène le projet *Son visage, au repos en mouvement, de profil, de face, une vue immense*, et la diffusion de différents chapitres qui mèneront à la création du spectacle en mars 2008 aux Bancs Publics et sa diffusion en juin en Sicile, au Teatro Libero de Palerme, dans le festival Presente/Futuro.

Au cours de la saison 2006/07, elle participe à COLINA, Laboratoire d'artistes européens, lors de son étape marseillaise, aux Bernardines, répond à l'invitation du collectif Iba de Barcelone et assiste Claudio Collovà, metteur en scène, à l'Institut de détention pour mineurs de Palerme pour une adaptation scénique du *Roi Lear* de Shakespeare.

Au cours de cette saison 2008-09, elle prépare un projet sur *La maison*.

D'autre part, elle accompagne par le regard et l'écriture le prochain spectacle de Geneviève Sorin et Lulla Chourlin. Enfin, elle mène aussi plusieurs laboratoires et ateliers (son premier laboratoire à l'Officina Ouragan de Palerme) et continue d'en mener à Marseille auprès de collégiens dans un dispositif proposé par l'Ecole Centrale en lien avec les Bancs Publics.

Mise en scène et jeu

Julie Kretzschmar et **Marie Lelardoux**

Lumière

Benoît Paquetteau

Durée : 45'

Coproduction

les compagnies L'orpheline est une épine dans le pied & émile saar

Deux formes ont été présentées :

- Octobre 2008 dans le cadre des Rencontres à l'Echelle,

Les Bancs Publics - lieu d'expérimentations

culturelles Marseille

- Janvier 2009 à Forde, Espace d'art contemporain, Genève

Photographies

Delphine Pincet et Didier Nadeau

Contact

Julie Kretzschmar

lorpheline@lesbancspublics.com

Marie Lelardoux

emilesaar@yahoo.fr

Diffusion

+33(0)4 91 64 60 00

10, rue Ricard 13003 Marseille

France

Régie technique

Benoît Paquetteau

+33(0)6 66 08 71 37